

Les territoires de la ville : la mondialisation comme aventure urbaine

Daniel Latouche

Volume 41, Number 114, 1997

Les territoires dans l'oeil de la postmodernité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022680ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022680ar>

[See table of contents](#)

Article abstract

Do the new urban territories that sprang up under the postmodern glance really exist or are they simply the result of some kind of geographical imagination? What if our multiple identities pushed us to seek new territories to discharge our overflow of identities? In short, do we have too many identities for the territories that the postmodern eye allowed us to see? And, above all, has the way we look at our cities really change or is it still link to a modern perspective?

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Latouche, D. (1997). Les territoires de la ville : la mondialisation comme aventure urbaine. *Cahiers de géographie du Québec*, 41(114), 413–419. <https://doi.org/10.7202/022680ar>

Les territoires de la ville: la mondialisation comme aventure urbaine

Daniel Latouche
INRS-Urbanisation
Montréal

Résumé

Les nouveaux territoires urbains que nous propose le regard postmoderne existent-ils vraiment ou découlent-ils d'une imagination géographique en manque d'inexploré? Et si les multiples identités que nous impose un monde fini nous poussaient à leur tour à toujours devoir «découvrir» de nouveaux territoires où ancrer notre trop-plein identitaire? Bref, aurions-nous trop d'identités pour les territoires que l'œil postmoderne nous laisse entrevoir? Et surtout, ce regard que nous posons sur nos villes s'est-il vraiment défait de son ancrage dans la modernité?

Mots-clés: villes, territoires, identités, modernité, postmodernité.

Abstract

Do the new urban territories that sprang up under the postmodern glance really exist or are they simply the result of some kind of geographical imagination? What if our multiple identities pushed us to seek new territories to discharge our overflow of identities? In short, do we have too many identities for the territories that the postmodern eye allowed us to see? And, above all, has the way we look at our cities really change or is it still link to a modern perspective?

Key Words: cities, territories, identities, modernity, postmodernity.

Les villes sont à la mode. On aime les utiliser pour épier, en toute quiétude, les grandes manœuvres de la mondialisation. La vue est dégagée et permet d'observer la fin, pas toujours élégante, des États, des pays et des nations, bref de tous ces «anciens» territoires qui n'en finissent plus de mourir.

On revient à la fois inquiet et enthousiaste de ces «expéditions» en terres urbaines. On y aura vu les ravages d'un chômage devenu chronique, d'une criminalité toujours plus jeune et d'une pauvreté qui colle à la peau. Mais on y aura aussi constaté que les villes ne sont pas que les victimes impuissantes d'une mondialisation venue d'ailleurs. Un peu partout, on voit émerger de «nouveaux» territoires qui donnent corps à la «nouvelle» économie, aux «nouvelles» technologies et même aux «nouvelles» solidarités. La ville elle-même est devenue la plate-forme magique où se met en scène ce «glocal» dont on ne cesse de proclamer la venue.

Mais ces nouveaux territoires urbains — la ville-région, la cité communicante, l'éthni-cité, le quartier communautariste, le corridor scientifique, la zone entrepreneuriale — que nous propose le regard postmoderne, existent-ils vraiment ou découlent-ils d'une imagination géographique en manque d'inexploré?

Et si les multiples identités que nous impose un monde fini nous poussaient à leur tour à toujours devoir «découvrir» de nouveaux territoires où ancrer notre trop-plein identitaire? Bref, aurions-nous trop d'identités pour les territoires que l'œil postmoderne nous laisse entrevoir? Et d'abord, ce regard que nous posons sur nos villes s'est-il vraiment défait de son ancrage dans la modernité?

OBSERVER LA VILLE MODERNE: LE FLÂNEUR ET LE JOURNALISTE

La croissance accélérée des villes européennes et nord-américaines au XIX^e siècle a rapidement posé le problème de leur «représentation» et de leur compréhension. Tant qu'on pouvait embrasser d'un seul regard tout le territoire de la ville, il était relativement facile de donner un sens à la vision ainsi obtenue. Depuis la «carte» des 12 chaînes de Florence à la fin du *Quattrocento* en passant par celle de Venise de Jacopo de Barberi (1500) jusqu'au Plan de Paris de Michel de Turgot (1739), on ne compte plus les *Vues urbaines* dont l'intention n'est pas tant d'aider le voyageur à s'y retrouver que d'insuffler un sentiment de grandeur et d'ordre sur des ensembles urbains où chaque chose est à sa place et où une place existe pour chaque chose. À quelques siècles de distance, on reste surpris de découvrir à quel point les représentations cartographiques de Florence, Sienne ou Rome confirment les identités privilégiées par les maîtres des lieux. Dans le cas de Rome, l'héritage de l'Antiquité est toujours privilégié alors que pour les villes toscanes, c'est la qualité des espaces et des édifices publics qui domine.

En 1801, Londres atteint déjà plus d'un million d'habitants et si on peut encore «peindre» Paris derrière ses murailles — la ville n'atteint encore que 500 000 habitants — la représentation de Londres exige de nouveaux instruments. Les statistiques, recensements et registres prennent donc la relève et suscitent,

chiffres à l'appui, des territoires urbains plus conformes à la nouvelle vision pathologique de la ville. Dès 1850 se multiplient les cartes médicales montrant les progrès du choléra et la qualité des installations sanitaires.

Mais le regard statistique allait bientôt devoir coexister avec celui de l'artiste et du journaliste, des regards tout aussi «inventifs» en matière de nouveaux territoires urbains. Les quartiers insalubres, pauvres, mal famés, dangereux apparaissent en même temps que les «beaux quartiers». Leur misère est réelle puisqu'elle se mesure.

La ville moderne se prête particulièrement bien au regard du «flâneur», celui si bien décrit par Beaudelaire et auquel Walter Benjamin a donné des lettres de créance méthodologique. La ville moderne se présente comme un champ visuel riche en codes de toutes sortes et qui ne se laisse déchiffrer qu'à partir d'une accumulation de regards, ce qui implique une mobilité dans la ville et un «hasard qui fait bien les choses». La ville moderne est celle de la circulation, de la rapidité. Il faut être partout à la fois pour pouvoir l'appréhender. Pas étonnant que la photographie soit l'instrument favori du flâneur devenu urbain.

Qui est le flâneur? C'est uniquement un homme, de classe moyenne, à qui l'expérience de la promenade urbaine fournit un statut de *gentleman* qui lui serait autrement nié. Contrairement aux deux autres figures urbaines par excellence qui «circulent» aussi dans la ville européenne de la fin de siècle, le *vagabond* et la *prostituée*, la ville du flâneur devient rapidement le centre d'une expérience esthétique qui se renouvelle à même l'énergie qu'elle produit. Mais attention, le flâneur n'est pas le badaud qui se contente de voir sans comprendre et ne perçoit pas les transformations du monde qui se cachent derrière la vie quotidienne.

Ancré à la fois dans le surréalisme et le mysticisme juif, le regard de Benjamin sur la ville s'est rapidement transformé pour tenir compte du caractère saccadé et fuyant de l'expérience de la ville moderne. Son regard est celui du monteur de cinéma capable d'enchaîner dans une trame unique des plans apparemment sans relations, ayant pour seul lien celui d'une marginalité dont le vécu délimite les territoires d'une ville capitaliste émergente.

La «vérité» urbaine, rappelle Benjamin, ne peut être obtenue qu'en s'*immergeant* dans son sujet et en l'observant dans ses moindres détails. Chaque idée qui fait surface contient en elle une représentation de l'ensemble. La ville devient ainsi un tableau que l'on construit à coups de pinceaux, comme s'il s'agissait d'une toile impressionniste. En proclamant Paris la «capitale du XIX^e siècle», Benjamin suggère que la prééminence de cette ville ne tient pas tant à son importance politique ou géo-économique — Londres est alors la véritable «capitale» du monde — qu'à sa capacité à développer des formes urbaines — les passages et les «arcades» en particulier — qui donnent une présence physique à un ensemble de phénomènes associés à la vie moderne.

L'arcade (à laquelle Benjamin a consacré une bonne partie de son talent de flâneur), c'est la circulation et la mobilité, deux réalités centrales de la ville moderne du tournant du siècle. C'est aussi le dépaysement et le voyage à l'intérieur même de la ville car il permet de passer d'une réalité à une autre, souvent de la ville

«ancienne» à celle qu'a construite Haussman. Finalement, l'arcade est la première tentative d'organiser spatialement la *commodification* de l'espace urbain. Le «Passage» devient ainsi le premier territoire de la consommation.

L'éclairage électrique et l'apparition de vitre en feuille (*sheet glass*) allait faciliter le travail des flâneurs et augmenter leurs possibilités d'observation. On peut désormais se promener en soirée et surtout faire du lèche-vitrines, le cœur de la *commodification* urbaine.

Le flâneur *botaniste* — le botaniste de l'asphalte, disait Benjamin — collecte le plus grand nombre de spécimens et tente d'en tirer la spécificité afin de pouvoir les classer et ainsi donner un sens à une variété apparemment infinie. Le flâneur *détective* — on pense immédiatement à Sherlock Holmes — collectionne lui aussi les pathologies urbaines afin de rendre la ville plus paisible.

Robert Park (1864-1944), l'un des «instigateurs» de ce qui allait devenir l'École de Chicago, passa les 20 premières années de sa vie professionnelle comme journaliste de faits divers à Détroit, Minneapolis, Chicago et New York. Ce n'est qu'en 1913 qu'il accepte de se joindre à l'Université de Chicago où il s'empresse de définir le travail du sociologue comme celui d'un reporter opérant seulement avec «un peu plus de recul» et de «façon un peu plus précise». Mais c'est, en l'occurrence, un journaliste engagé, car Park, on l'oublie trop souvent, a fait office pendant quelques temps de secrétaire auprès du leader afro-américain B.T. Washington.

Sous l'œil du journaliste, la ville devient un «laboratoire», le lieu magique de territoires qui deviennent autant d'expériences. Il ne s'agit plus de flâner et de se laisser imbiber d'odeurs et de couleurs, mais d'observer, dans les meilleures conditions possibles, des situations dont le mélange, parfois explosif, toujours déroutant, nous renseigne sur les dimensions cachées d'une modernité qui a eu le temps de s'installer. Et qu'observe Park pendant ses années à Chicago? Tout d'abord une ville en pleine construction à la suite de l'incendie du siècle dernier. Ensuite une ville où s'installent les Noirs en s'appropriant des quartiers entiers.

Sous l'œil de Park et de ses collègues, Chicago devient une métropole. Or la métropole permet tous les excès. D'ailleurs, elle est elle-même excès dans sa densité, son extension et son nombre. Il s'agit de regarder les phénomènes interagir dans leur durée, en particulier les résultats de l'introduction de «catalyseurs» (l'immigrant, l'étranger) qui accélèrent les phénomènes, sans parler des résidus qui se forment.

Les territoires de la «métropolitainité» ressemblent-ils à ceux de la modernité? Certes, les sites fétiches ont changé — la salle de boxe remplace le grand magasin — mais au-delà de cette différence, c'est toute la relation entre l'identité des groupes observés et les territoires occupés qui se trouve modifiée. L'œil du flâneur perçoit avant tout l'éphémère imposé par la vitesse et l'agitation; celui du journaliste cherche les marques et les traces qui définissent des frontières.

LES TERRITOIRES DE LA POSTMODERNITÉ: LA VILLE ET SES ENCLAVES

Admettons un instant que la ville postmoderne existe. Alors comment les sociologues de la ville approchent-ils les territoires de la postmodernité et quelle image forte ressort de cette exploration? Qui sont les nouveaux flâneurs et comment leur regard s'est-il mis en place? Une première réponse nous est fournie par le sous-titre du livre-fétiche sur Los Angeles, la capitale incontestable de la postmodernité. En ajoutant à son *City of Quartz* un paradoxal «*Excavating the Future in Los Angeles*», Mike Davis définit le personnage central de l'aventure urbaine postmoderne, l'aventurier-archéologue. Le flâneur-dilettante des Arcades et le journaliste-expérimentateur de la Métropole-laboratoire cèdent ici le terrain à Indiana Jones.

Le regard archéologique privilégie nécessairement un construit par excellence, la ruine, et surtout un type de territoire, l'enclave, dont il importe d'abord d'identifier les frontières et ensuite de «déconstruire» la spécificité afin d'en découvrir le sens et l'ordre caché. Pourquoi l'enclave? Peut-être parce qu'elle rappelle le jardin zoologique, un espace à la fois moderne par son goût de la taxonomie et postmoderne par son éclectisme et son refus du contexte. Si la promenade et l'expérimentation sont les outils par excellence du flâneur et du journaliste urbain, la dé-construction, une attitude proche du travail de l'archéologue qui gratte les couches successives de poussière et de terre accumulés sur des objets qui vont lui permettre de comprendre, domine ici. Le regard postmoderne voit à travers les sédiments laissés par une histoire maintenant terminée.

La liste des enclaves privilégiées par l'archéologue postmoderne ne cesse de s'allonger. Les enclaves ethnoraciales (en particulier Chinatown) y occupent toujours une place de choix de même que les multitudes enclaves technoscientifiques, mais elles ont été rejointes par les enclaves sécuritaires, les enclaves ludiques (*theme parks*) et les enclaves commerciales (*shopping malls*). À la manière de la forêt guatémaltèque d'où émergent les ruines de temples et de cités mayas (Tikal, Palenque), ces enclaves représentent des oasis de sens — d'où la fascination qu'elles exercent — dans un univers urbain difficilement cartographiable. Tout devient prétexte à construire une enclave et à lui imposer un thème.

La simple énumération de ces territoires permet en partie de répondre à la question de la primauté postmoderne de Los Angeles. Qui dit Los Angeles dit nécessairement Disneyland, Hollywood, Beverly Hills, Orange County, autant de sites de la mythologie postmoderne. Même si ces sites sont aujourd'hui largement dépassés par d'autres (Disneyworld à Orlando, Silicon Valley près de San Francisco, le West Edmonton Mall en Alberta), ils continuent de dominer le paysage de la postmodernité urbaine à cause de leur connexion privilégiée avec les éléments centraux du mythe californien, entre autres celui de la Cité dans le désert ou de

l'Eldorado à la fin de la route. Faire de Los Angeles la ville postmoderne par excellence, la ville éclatée et sans âme, évite de remettre en question certaines des certitudes les mieux ancrées de la ville «humaine» où il faisait si bon flâner. C'est vrai qu'on ne flâne pas à Los Angeles, du moins pas à pied. Mais si la ville s'est ainsi étalée sur des centaines de kilomètres, ce n'est pas tant à cause de l'automobile, mais bien parce Los Angeles fut la première ville à se donner un système de transport digne de ce nom que les spéculateurs ont alimenté en créant de toutes pièces ces «villes nouvelles» dont les noms évoquent aujourd'hui le spectre de la dispersion et de l'étalement: Palos Verdes, Pasadena, Santa Monica.

Seule l'enclave patrimoniale semble avoir échappé à Los Angeles, encore que Disneyland et son village du Farwest (*Frontier Town*) et du Moyen-Âge fantastique (*Fantasyland*) fournissent des succédanés à faible prix. Les nombreux *Ghost Towns* qui parsèment le désert américain peuvent aussi prétendre au label patrimonial. De même, Alcatraz est aujourd'hui l'objet d'une dispute quant à l'identité historique, celle des ancêtres amérindiens ou des gangsters «blancs», qu'elle devrait projeter.

Conclure, comme on le fait peut-être trop rapidement, que la fragmentation de Los Angeles la rend illisible et empêche l'appropriation collective des territoires qui la définissent par des groupes sociaux qui n'arrivent pas à y trouver les ancrages à leur identité n'est pas exact. Ces nombreuses enclaves, nous rappelle Edward Soja, ne se sont pas retrouvées là par hasard. Ces «entrepôts», comme il aime les appeler, appartiennent à quelqu'un et témoignent d'une richesse qui ne s'affiche plus de la même manière, pas plus qu'elle ne se consomme selon les mêmes schémas. Si on ne peut pas flâner à Los Angeles, ce n'est pas tellement à cause de la distance que parce qu'il n'y a rien à voir, sauf dans les enclaves évidemment.

Identifier les nouveaux territoires de la ville, moderne ou postmoderne, n'a jamais été une entreprise au-dessus de tout soupçon. Comme d'autres l'ont souligné, le flâneur, le journaliste (ou le détective) et l'aventurier portent un regard essentiellement masculin sur la ville moderne et postmoderne. Eux seuls ont accès au statut de voyageur et à la métaphore qui en découle. Sauf Jane Jacobs, rares sont les exploratrices de la ville moderne. Ce n'est sans doute pas une coïncidence que le fait de n'avoir été «qu'une journaliste» (à la revue *Architectural Forum*) lui fut amplement reproché. Ses explorations des quartiers et de la vie des trottoirs de New York représentent pourtant le premier regard féminin sur la ville moderne (et postmoderne).

Le rôle aseptisant de la postmodernisation du regard urbain ne s'arrête pas là, mais inclut aussi l'élimination de l'héritage colonial et impérial dont on peut certes vanter les mérites patrimoniaux, mais dont on ne devrait pas pour autant nier l'impact politique. C'est vrai pour Delhi et Melbourne. Ce l'est aussi pour Montréal et sur un autre registre pour Québec où seul un montage postmoderne permet de faire «coexister» la ville coloniale française, le site d'une bataille célèbre (le parc des Plaines d'Abraham) et la présence coloniale britannique (la Citadelle). La ville postmoderne s'accommodant encore très bien des dominations, anciennes et nouvelles.

BIBLIOGRAPHIE

- BERMAN, M. (1982) *All that is Solid Melts into Air*. New York, Simon and Shuster.
- BLUNT, A. et ROSE, G., éd. (1994) *Writing Women and Space. Colonial and Postcolonial Geographies*. New York, Guilford.
- CHORNEY, H. (1990) *City of Dreams. Social Theory and the Urban Experience*. Toronto, Nelson Canada.
- DAVIS, M. (1992) *City of Quartz. Excavating the Future in Los Angeles*. New York, Vintage Books.
- ELLIOT, James (1987) *The City in Maps. Urban Mapping to 1900*. Londres, British Library.
- GRAFMEYER, Y. et JOSEPH, L. (1984) *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris, Aubier.
- JACOBS, J. (1961) *The Life and Death of Great American Cities*. New York, Random House.
- (1996) *Edge of Empire. Postcolonialism and the City*. New York, Routledge.
- GREGORY, D. (1994) *Geographical Imaginations*. Cambridge (Mass.), Basil Blackwell.
- NORD, D. E. (1987) The Social Explorer as Anthropologist: Victorian Travellers Among the Urban Poor. In W. Sharpe et L. Wallock (éd.), *Visions of the Modern City*. Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- PRENDERGAST, C. (1992) *Paris and the Nineteenth Century*. Cambridge (Mass.), Basil Blackwell.
- SOJA, E. W. (1989) *Postmodern Geographies. The Reassertion of Space in Critical Social Theory*. New York, Verso.
- SORKIN, M., éd. (1992) *Variations on a Theme Park. The New American City and the End of Public Space*. New York, The Noonday Press.
- WOLFF, J. (1993) On the Road Again: Metaphors of Travel in Cultural Criticism. *Cultural Studies*, 7 (2): 224-239.
- ZUKIN, S. (1991) *Landscapes of Power. From Detroit to Disney World*. Berkeley, University of California Press.